

L'Art de la Conversation

QUELQUES personnes s'effraient bien à tort, je crois, des causes historiques où elles craignent sans doute de retrouver des études oubliées ou qui n'ont jamais été bien lues ; d'autres personnes traitent bien à la légère ce pauvre dix-huitième siècle que j'ai choisi comme époque de cette étude et qu'on considère comme très vieux jeu.

Pour les uns, je tâcherai de rendre les remords scolaires aussi légers que possible ; pour les autres, je rajeunirai de mon mieux mes personnages ; enfin pour les oreilles démocratiques que froissent les appellations nobilières, j'éviterai autant que faire se pourra une trop grande nomenclature de titres. Mon intention d'ailleurs n'est pas d'établir de comparaison entre le temps passé et le temps présent ; les mœurs d'hier et celles d'aujourd'hui. Elles répondent chacune à des états de société différents entre lesquels il n'y a pas de parallèle possible et entre lesquels une comparaison ne prouverait rien.

Les salons du XVII^{ème} siècle avaient tous leurs hommes de lettres, ceux du XVIII^{ème} ont tous leurs philosophes.

La conversation qui se tenait dans dans les salons du XVIII^{ème} siècle, devait forcément se ressentir du changement apporté par un siècle précédent ; c'est pourtant grâce à ce passage au crible du monde brillant des sots que la langue de la discussion et de la polémique, si lourde, si empressée tant qu'elle est restée la spécialité des hommes d'école, s'allège et s'aiguise. Elle cesse de s'adresser aux savants pour se mettre à la portée de tous et surtout des femmes. Elle prend des tours familiers, ingénieux, plaisants ; l'allure souple et vive pour devenir la langue du pamphlet et de la conversation ; elle emprunte la forme de petits vers, de l'apologue et du conte pour faire passer ses audaces. Mais aussi, comme l'a fait remarquer un éminent professeur, elle perd, en

couleur et en solidité, ce qu'elle gagne en clarté et en lucidité.

Avec cette société nombreuse, cette allée et venue de visiteurs étrangers, cette réunion artistique et cosmopolite qui manquait forcément de cohésion, il fallait une suprême habileté pour conduire la conversation, pour trouver le diapason, pour mettre en harmonie les cordes de l'instrument. Madame Geoffrin jouait de cet instrument en virtuose ; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher ; les esprits et les caractères lui étaient si bien connus que pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire ; il n'était rien qui ne parut à sa portée, rien qui ne parut lui plaire et qu'elle ne sut rendre agréable aux autres. Ceux qui avaient le moins d'esprit semblaient en sa présence sentir se détendre les fibres qui tenaient leur imagination captive et subissaient à leur insu son influence communicative.

Le bon abbé de Saint-Pierre qui la venait voir quelquefois, en ami dévoué, était un piètre causeur. Un soir, il arrive avec l'intention de passer la soirée entière. Voilà madame Geoffrin tout à fait ennuyée, elle eut un moment d'effroi ; mais s'inspirant de la situation désespérée, elle fit si bien, qu'elle tira parti du digne abbé et le rendit amusant. Il en fut tout étonné lui-même, et comme elle lui faisait compliment de sa bonne conversation en sortant ; il répondit :

“Madame, je ne suis qu'un instrument dont vous avez bien joué.”

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout le monde eût de semblables dispositions et que toutes les reines de salons possédassent les mêmes aptitudes. Madame Necker qui, vers la même époque, tenait aussi un salon était loin de jouir des brillantes qualités intellectuelles de mesdames Geoffrin, du Deffant et de Lespinasse. Madame Necker était cependant très instruite ; en cela elle était bien supé-

rieure à madame Geoffrin, mais elle était sans imagination ; compassée, étudié en tout, elle se composait un rôle pour toutes les situations, pour le monde et même pour le commerce intime de la vie.

Le marquis de Chastellux, officier distingué qui servit en Amérique sous Rochambeau raconte à ce sujet une anecdote bien amusante. Dînant chez Madame Necker, il arriva le premier et de si bonne heure que la maîtresse de la maison, n'était pas encore dans le salon. En promenant ses regards un peu à droite et à gauche, il aperçut à terre sous un fauteuil un petit livre qu'il ramassa, c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de Madame Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre ; mais croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule ; c'était la préparation du dîner du jour ; Madame Necker l'avait écrite la veille.

Il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables, son article y était conçu dans ces termes : “ Je parlerai au chevalier de Chastellux de la *Félicité publique* et d'*Agathe* (deux de ses ouvrages). ”

Madame Necker disait ensuite qu'elle le parlerait à madame d'Angervilliers sur l'amour et qu'elle élèverait une discussion littéraire entre MM. Marмонтel et de Guibert, etc.

Le dîner fut assurément charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre madame Necker dire mot à mot tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes.

Il est bien évident que la conversation qui s'échangeait dans ces réunions devait nécessiter, à moins d'aptitudes et de dispositions exceptionnelles, une préparation sérieuse, et je suis toute prête à excuser madame Necker de sa sage précaution. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher c'est de s'être laissé prendre.